

LA CONTRE-CULTURE QUÉBÉCOISE PAR LA MÉTHODE, LIEUX DE DISTINCTION  
Simon-Pier Labelle-Hogue  
École normale supérieure de Paris  
Université d'Ottawa

La contre-culture pose déjà, lorsqu'on s'intéresse à la branche états-unienne du mouvement, un ensemble de problèmes méthodologiques. Il faut, d'une part, se rappeler qu'il s'agit d'une culture, c'est-à-dire d'un ensemble structurel enrichi de ses traditions, de ses rituels, de son langage, de sa géographie et de son identité propres. Il est aussi nécessaire de garder en tête que la contre-culture est avant tout une culture de contestation, qu'elle est en ce sens construite à même une société qui la précède, et qu'elle ne peut donc pas être dissociée du contexte de son émergence. Dans le cas des contre-cultures périphériques cependant, le doublon culture / contre-culture se voit multiplié. De fait, si on prend l'exemple de la contre-culture québécoise, quatre aspects transparaissent lors d'une analyse serrée : la culture québécoise, son opposition locale, la contre-culture américaine et, ultimement, la relecture de la contre-culture américaine par l'opposition locale. Il se crée conséquemment un système de paliers qui intègre le modèle états-unien tout en tentant de s'en distinguer.

### La datation

La première implication de ce schéma est le caractère arbitraire de la datation. Puisqu'elle se définit comme une recherche de dissonance avec la culture des générations antérieures, la contre-culture ne peut être que datée et est difficilement appréciable lorsqu'arrachée à sa toile de fond. Or, la contre-culture québécoise ne s'est pas voulue un geste de césure. Les débordements des Yippies et les violences tant physiques que symboliques de la jeunesse américaine ne se sont pas actualisés avec la même férocité au Québec, bien que certains poètes, Denis Vanier<sup>1</sup> par exemple, aient poussé cette verve jusqu'à son point de rupture. Il s'agit plutôt d'une lente transformation en vue de retrouver une harmonie entre l'homme et son environnement, d'apprivoiser la modernité et de la fondre dans une nouvelle religiosité<sup>2</sup>. Suivant cette

---

<sup>1</sup> Denis Vanier (1949-2000) est considéré comme l'un des poètes phares de la contre-culture au Québec. Ses œuvres des années 1970, dont *Lesbiennes d'acid* (Montréal, Parti pris, 1972) et *Le clitoris de la fée des étoiles* (Montréal, Les Herbes rouges, 1974), témoignent d'un investissement massif de la contre-culture américaine. Il y mêle images provocatrices, par exemple des documents tirés du magazine pornographique *Evo* (*Œuvres poétiques complètes*, t. 1 (1965-1979), Montréal, VLB/Parti pris, 1980, p. 245; l'image est reprise à un autre poète, Louis Geoffroy (*Un verre de bière mon minou (let's go get stoned)*, LMNOGH – Tome ZÉRO, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 79), et références aux événements américains qui lui sont contemporains, dont la guerre du Viêt-Nam et l'incarcération de John Sinclair : « John Sinclair, ministre obscène des White Panthers, / a été condamné à 10 ans de prisons / pour avoir donné 2 joints de marijuana / à un arriéré sale de l'escouade des narcotiques » (*Œuvres poétiques complètes*, op. cit., p. 195). Contrairement à la contre-culture américaine, l'impérialisme est chez lui un motif de la révolution, et Vanier mise sur la provocation comme sur la sacralisation de l'art, prises dans leur paroxysme, pour se distinguer. Figure rimbaldienne, directeur d'*Hobo-Québec* et conjoint de Josée Yvon son œuvre a longtemps été réduite à la seule subversion, avant d'être remise au goût du jour par un numéro thématique de *Voix et Images* (vol. 32, no. 1, « Denis Vanier », sous la direction Jonathan Lamy et Simon Harel, automne 2006).

<sup>2</sup> Luc Racine et Guy Sarrazin, *Pour changer la vie*, Montréal, Éditions du Jour, 1973. Ce comportement se manifeste notamment dans les articles de la revue *Mainmise*, où les

logique, la néo-avant-garde québécoise n'est pas apparue sur la scène publique comme l'a fait le groupe américain. Si plusieurs s'entendent pour dire que la génération *beat* et, plus généralement, la San Francisco Renaissance, sont nés de la lecture de *Howl* par Allen Ginsberg en 1955 et du procès qui a suivi<sup>3</sup>, le Québec a connu une progression plus tardive. Ainsi, alors que certains croient, à tort, que la *Nuit de la poésie* de mars 1970<sup>4</sup>, au Gesù (Montréal), marque l'émergence de la contre-culture et qu'elle se compare à l'acte de Ginsberg, ou que d'autres utilisent la première parution de la revue *Mainmise*<sup>5</sup>, la présentation de l'*Osstidcho*<sup>6</sup> ou un seuil de distinction entre les thèmes états-uniens et québécois<sup>7</sup> afin de trouver une date fixe qui catégoriserait le courant, il convient plutôt de restituer le fil des événements et d'accepter l'existence d'un continuum.

Le fait est, comme l'ont souligné Peter Gossage et Jack Little<sup>8</sup>, qu'il est irréaliste de parler au Québec d'une Révolution tranquille, c'est-à-dire d'un changement drastique des valeurs de la société québécoise sur une période d'à peu près dix ans, ce que font pourtant de nombreux historiens. L'immigration marquée des décennies précédentes, visant à réduire le nombre d'émigrants francophones<sup>9</sup>, le baby-boom des années 1946 à 1962, la création d'un drapeau québécois et le manifeste *Refus Global* de 1948 sont en effet autant de facteurs qui, bien qu'ils ne prennent pas place durant la Révolution tranquille, ont contribué à la transmutation de la province. De manière indirecte, certes, car l'augmentation du nombre d'enfants, la loi sur l'éducation obligatoire et la plus grande accessibilité aux études ont forcé la création de nouveaux établissements, qui ne pouvaient désormais plus compter uniquement sur les

---

collaborateurs entremêlent religions orientales, science et nature. Les nouvelles religiosités orientales, en mettant l'accent sur le sujet et en se posant comme des sciences, formaient un moule malléable basé sur l'expérience qui permettait de réinterpréter les valeurs de la classe dominante sans les détruire entièrement (Roland Chagnon, « Les nouvelles religions d'inspiration orientale à Québec », dans Yvon Desrosiers (dir.), *Religion et culture au Québec. Figures contemporaines du sacré*, Montréal, Fides, 1986, p. 179), d'où son attrait.

<sup>3</sup> Christiane Saint-Jean Paulin, *La contre-culture. États-Unis, années 60 : la naissance de nouvelles utopies*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Mémoires », 1997, p. 53.

<sup>4</sup> Guildo Rousseau, « Les Relations littéraires Québec/États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Claude Savary (dir.), *Les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 74-75. S'y sont produits Denis Vanier, Paul Chamberland, L'Infonie (orchestre dirigé par Raoul Duguay), Claude Péloquin, Raoul Duguay, Louis Geoffroy et Nicole Brossard. *La Nuit de la poésie (La Nuit de la poésie 1970*, Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse, Québec, 1970, documentaire, 111 minutes; *Les Nuits de la poésie, 40 ans après*, Jean-Nicolas Orhon et la Maison de la poésie de Montréal, Québec, 2011, 70 minutes), contrairement à la lecture de Ginsberg, n'est pas un geste de rupture, mais plutôt la concrétisation d'un passage générationnel.

<sup>5</sup> Marie-France Moore, « *Mainmise* : version québécoise de la contre-culture », *Recherches sociographiques*, vol. 14, n° 3, 1973, p. 364-365.

<sup>6</sup> Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2010, p. 486.

<sup>7</sup> Yvan Lamonde, *Ni avec eux, ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1996, p. 77.

<sup>8</sup> Peter Gossage et Jack Little, *An Illustrated History of Quebec : tradition and Modernity*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

<sup>9</sup> Michael D. Behiels, *Le Québec et la question de l'immigration : de l'ethnocentrisme au pluralisme ethnique, 1900-1985*, Ottawa, Société historique du Canada, 1991, p. 5-6.

enseignants catholiques. Le nouveau personnel laïc a, de son côté, contribué à la révision des valeurs et au brassage social. Ce phénomène a toutefois eu des résultats directs parce que l'augmentation du nombre de lecteurs a accru d'une part le nombre d'écrivains et a, d'autre part, mené à la création du Ministère de la Culture, qui institutionnalisera une activité auparavant échue au Ministère de l'Agriculture. Le nombre d'autodidactes a donc diminué<sup>10</sup>, la croyance s'est déplacée et l'identité québécoise s'est développée, de sorte que plusieurs écrivains de la contre-culture, parmi lesquels Raoul Duguay, Paul Chamberland, Claude Beausoleil et Lucien Francoeur, ont complété des études supérieures, et que certains d'entre eux, soit Paul Chamberland et Raoul Duguay, ont migré depuis le cours classique, au séminaire, vers des études supérieures laïques.

Comme aux États-Unis, mais de manière plus marquée du fait des modifications apportées au système d'éducation, la génération montante se différencie de celle de leurs parents par les informations auxquelles elle a accès. Ces opportunités naissantes se traduisent par l'émergence de nouveaux appareils médiatiques, dont un sera particulièrement déterminant dans le cas de la contre-culture au Québec, *Parti pris* (1963-1968)<sup>11</sup>. Alors que d'autres publications, *Cité Libre* dans le clan marxiste et *Liberté* dans les cercles indépendantiste, étaient déjà établies, *Parti pris* s'est distingué en ayant « refusé au départ, et constamment, tout réformisme, tout progressisme patient et raisonnable et [en ayant] réclaté la transformation brutale et intégrale de la réalité québécoise »<sup>12</sup>. André Brochu, Paul Chamberland, Pierre Maheu, André Major et Jean-Marc Piotte ont ainsi juxtaposé socialisme révolutionnaire et duel identitaire, de telle sorte que les théoriciens du colonialisme, par exemple Memmi et Fanon, y côtoient les penseurs socialistes, parmi lesquels Goldmann (que Chamberland a côtoyé), Marx, Engels, McLuhan et Marcuse<sup>13</sup>, pour diversifier le champ intellectuel.

Par ailleurs, la formation des agents comme la disponibilité des textes fait en sorte que la revue se rapproche sensiblement des avant-gardes françaises des années soixante et du début des années soixante-dix. Dans un premier temps certains agents, par exemple Patrick Straram, importent les sources de l'Internationale situationniste et de la revue *Utopie*, notamment Henri Lefebvre<sup>14</sup>, dont la pensée teinte manifestement le titre

---

<sup>10</sup> Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain*, t. II (Le Québec depuis 1930), Montréal, Éditions du Boréal, coll. « Compact », 1989, p. 774.

<sup>11</sup> Le lecteur peut se référer à Lise Gauvin, *Parti pris littéraire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Lignes québécoises », 1975, pour un descriptif de la revue.

<sup>12</sup> Robert Major, *Parti pris : idéologies et littérature*, LaSalle, Éditions Hurtubise HMH, coll. « Littérature », 1979, p. 20.

<sup>13</sup> C'était avant la « vague Marcuse » de 1968, alors que seul *Le Marxisme soviétique* était disponible en français (Malcolm Reid, *Notre parti est pris. Un jeune reporter chez les écrivains révolutionnaires du Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 121). La disponibilité des traductions est un des facteurs clés. *La Psychologie de masse du fascisme*, par exemple, ne sera disponible en français qu'après 1972, alors que la contre-culture américaine s'essouffle et commence à être expliquée, par *The Making of a Counterculture* notamment. La barrière linguistique explique aussi la création d'un réseau de citations périphérique et le décalage chronologique entre les deux pays.

<sup>14</sup> Grégory Busquet, « Henry Lefebvre, l'Internationale situationniste et la revue *Utopie* », *Urbanisme*, n° 336, « *Utopie* », juin 2004, p. 55-58 et « Henri Lefebvre, les situationnistes et la dialectique monumentale : du monument social au monument spectacle », *L'Homme et la société*, n° 146, p. 41-60.

de la chronique que tient le poète dans *Parti pris* : « Interprétation de la vie quotidienne ». Cette introduction progressive à la gauche française autorisera dans un second temps un rapprochement idéologique tacite avec *Tel Quel*<sup>15</sup>, où, comme chez *Parti pris*, les littéraires et les théoriciens sont dominants. Dans l'avant-garde québécoise cependant, les contributeurs tentent de minimiser l'espace consacré à la littérature dans la revue et s'interrogent plutôt sur le rôle de l'auteur en société et sur les impératifs de la transformation sociétariaire<sup>16</sup>. Ils restent conséquemment en dialogue avec la communauté, ce que met en relief leurs liens affichés avec le Front de Libération du Québec, un groupe radical qui luttait pour l'indépendance de la province. Bien que les partipristes ne soient jamais passés à l'action, leurs textes, par exemple *Terre Québec*, recueil de Chamberland publié en 1964, multiplient en ce sens les références aux « martyrs » du FLQ, et *Parti pris* porte dès la seconde livraison l'épithète « revue politique et culturelle ». L'empreinte que laissera *Parti pris* et le passage de certains de ses membres (Patrick Straram, Raoul Duguay et Paul Chamberland) vers la contre-culture après la disparition de la revue contribuent aussi à distinguer les deux groupes, de sorte que tout rapprochement intellectuel avec les avant-gardes françaises, malgré la présence de Chamberland en France de 1966 à 1968, doit être considérée d'un point de vue épistémologique plutôt que structural.

En mêlant langue (les éditions *Parti pris* ont publié le premier roman en vernaculaire montréalais, *Le Cassé*), politique, identité (farouchement impérialistes, ils ont vertement critiqué l'américanisation du Québec)<sup>17</sup> et révolution, *Parti pris* semble en d'autres termes avoir jeté les bases québécoises de la contre-culture. Celle-ci ne se popularisera cependant qu'après le lancement de *Mainmise*, qui traduira certains des textes fondateurs du mouvement et se veut l'équivalent des revues d'information *underground* états-uniennes telles que *Village Voice*, *Los Angeles Free Press* et *Berkeley Barb*<sup>18</sup>. Il paraîtrait donc que la contre-culture québécoise ne puisse être datée avec certitude. 1968, qui voit paraître *Pornographic Delicatessen*, s'intensifier l'activité de *Logos* (1967-1973) et disparaître *Parti pris*, nous semble un point de départ intéressant. Quant à son effacement, une étude des revues répertoriées par Lise Gauvin<sup>19</sup> montre que les trois organes de la contre-culture, *Mainmise* (1970-1978), *Hobo-Québec*

---

<sup>15</sup> Pierre Milot, « Le développement institutionnel du marxisme universitaire dans les années 1970 », dans Jacques Pelletier (dir.), « L'Avant-garde culturelle et littéraire des années 1970 au Québec », sous la direction de Jacques Pelletier, *Cahiers du département d'études littéraires*, Montréal, Université du Québec à Montréal, n° 5, p. 184-185.

<sup>16</sup> Stéphanie Angers et Gérard Fabre, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec, 1930-2000 : les réseaux de la revue Esprit avec La Relève, Cité libre, Parti pris, et Possibles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004.

<sup>17</sup> Richard A. Jones, « Le Spectre de l'américanisation », dans Claude Savary, *op. cit.*, p. 157-158 et Luc Bernier, « Les États-Unis : à la fois trop près et trop loin », *Politique et Sociétés*, vol. 18, n° 1, 1999, p. 115. L'un des paradoxes de la contre-culture québécoise sera, d'ailleurs, d'utiliser les outils de contre-culture américaine pour critiquer l'américanisation de la province.

<sup>18</sup> Jules Duchastel, « Culture et contre-culture : idéologie et contre-idéologie » dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.), *Idéologies au Canada-français, 1940-1976*, t. II : Les Mouvements sociaux – les syndicats, Québec, Presses de l'Université Laval, 1981, p. 181 et « La contre-culture : l'exemple de *Mainmise* » dans Jacques Pelletier, *op. cit.*, p. 61-81; Marie-France Moore, *loc. cit.*, p. 364; Michel Biron *et al.*, *op. cit.*, p. 486.

<sup>19</sup> Lise Gauvin, « Les revues littéraires québécoises de l'université à la contre-culture », *Études françaises*, vol. 11, n° 2, 1975, p. 161-183.

(1973-1981)<sup>20</sup> et *Cul-Q* (1973-1983) se sont effacées au tout début des années quatre-vingt. Les œuvres, finalement, montrent que les grandes années sont de 1972 à 1976.

### Structure

Le second problème concerne l'organisation même de la contre-culture en tant que « société ». Car aux États-Unis comme au Canada, la contre-culture se veut unificatrice. Pour combattre le système établi, elle racole tous ceux que le système a écartés, c'est-à-dire les marginaux<sup>21</sup>. Cette démarche contient son lot de paradoxes, puisque fédérer une série de groupes jusqu'à en faire une majorité infirme le caractère marginal de l'entreprise. Même si la contre-culture au Québec n'aura jamais la même ampleur que celle de son voisin du sud, les deux emploient toutefois des dispositifs similaires afin d'éviter de se compromettre.

De fait, les jeunes de la contre-culture, qui s'opposent à leurs parents sur les plans physiques et intellectuels, soignent leur hétérodoxie, une réalité d'autant plus importante quand on se tient avec d'autres marginaux qu'il faut être marginal par rapport aux marginaux. Il est possible de classer les signes en deux catégories générales : le langage et l'accoutrement<sup>22</sup>. Dans ce dernier groupe, nous nous limiterons à rappeler que deux mythes fondateurs se joignent : le cowboy et l'autochtone. Le premier n'explique que le *blue jean*, le second le *headband*, les vestes à franges, les colliers et les mocassins. Au niveau du langage, trois phénomènes sont particulièrement importants : le lexique des drogues, qui revient fréquemment chez Vanier et Yvon<sup>23</sup>; la création d'une « chaîne métadiscursive »<sup>24</sup>, en d'autres termes d'un réseau de renvois, que ce soit par les citations ou le paratexte; les pseudonymes, par exemple Raoul « Luard Yaugud » Dugay, Paul « Georges Sand » Chamberland, Josée « la Fée des étoiles » Yvon, Denis « Langue de Feu » Vanier, Lucien « Billy the Kid » Francoeur et Patrick Straram « le Bison ravi »<sup>25</sup>, qui rappellent eux aussi l'amérindianité. Or, l'autochtone est significativement plus présent dans la contre-culture au Québec qu'aux États-Unis. Si, selon Jean Morency, le *beatnik* est une forme de anti-héros<sup>26</sup>, l'amérindien est, au Québec, l'anti-héros américain global, puisqu'il est le symbole du territoire comme, pour des raisons politiques, de l'auto-gestion. Pour une jeunesse qui sort de l'ombre et découvre son environnement, c'est le colonisé qui renverse la

---

<sup>20</sup> Jean-Pascal Baillie, « Apologie de l'analogique. À propos d'*Hobo-Québec : Journal d'écritures et d'images* », *ETC*, n° 46, p. 30-31.

<sup>21</sup> Jules Duchastel, « La contre-culture, une idéologie de l'apolitisme », dans Nadia Assimopoulos (dir.), *La transformation du pouvoir au Québec. Actes du colloque de l'ACSALF*, Montréal, Albert Saint-Martin, 1980, p. 262.

<sup>22</sup> Simon-Pier Labelle-Hogue et Véronique Cyr, « Le rire de Sisyphe », dans Jonathan Lamy et Catherine Mavrikakis (dir.), *Josée Yvon*, Montréal, Les Herbes rouges, à paraître.

<sup>23</sup> Simon-Pier Labelle-Hogue, « Ginsberg à Montréal : l'*American Dream* chez les contre-culturels », dans Lélia Young (dir.), *Langages poétiques et poésie francophone en Amérique du Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, à paraître.

<sup>24</sup> Thierry Bissonnette, « Une Pentecôte pour Judas : Blasphème et baptême dans la poétique de Denis Vanier », *Voix et Images*, vol. 32, n° 1, 2006, p. 50. Notons que les préfaces les citations, soit d'autres poètes, soit de textes théoriques, soit locaux soit internationaux, tendent non seulement à servir de glose, mais contribuent aussi à l'édification d'un nouveau système médiatique, de sorte que les auteurs n'ont plus à chercher l'approbation hors de ses pairs.

<sup>25</sup> Il s'agit en fait de l'anagramme de Boris Vian.

<sup>26</sup> Jean Morency, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, 1994, p. 146

colonisateur<sup>27</sup>. Pourtant, l'indianité, telle qu'elle s'exprime dès Parti pris, est une combinaison de « signes flottants »<sup>28</sup>, et la seule raison pour laquelle la figure archétypique semble dominer au Québec est l'absence de compétition avec l'Afro-américain, du fait de l'absence d'un Civil Rights Movement dans la province.

Suivant cette nécessaire originalité, la contre-culture ne se pose pas comme une communauté, mais bien une subjectivité proliférative. Chaque poète devient, en effet, la somme des marginalités qu'il intègre à son activité. Ne pouvant être unique du fait de son appariement à la contre-culture, l'artiste se sert des différents groupes comme d'un buffet et crée une combinaison qui lui est propre. Pourtant, il lui est impossible de se dissocier ouvertement de cet ensemble qui légitime son approche et lui fournit son public, de sorte qu'il se doit de joindre des épithètes à son nom ou de se « faire voir ». Conséquemment, il se forme au Québec une série de groupuscules, par exemple la « fraternité Francoeur-Vanier-Geoffroy-Straram »<sup>29</sup> mentionnée par Lucien Francoeur. Il est intéressant de noter que ces groupes sont presque strictement composés de poètes. Contrairement aux États-Unis, très peu d'œuvres non-poétiques ont été produites au Québec pendant cette période, sinon du théâtre et des arts performatifs. Par ailleurs, la contre-culture québécoise est, du fait de son manque de cohésion, apolitique<sup>30</sup>, ce qui se répercute dans certains thèmes, par exemple la technocratie. De fait, alors qu'il s'agit d'un thème important de la contre-culture américaine, qui fait l'objet d'un chapitre complet de l'ouvrage de Roszak<sup>31</sup>, il est très peu question de la machine étatique au Québec, même si elle demeure en toile de fond<sup>32</sup>. La raison en est que les nouvelles institutions sont créées avec la montée des jeunes, de manière à les accommoder. La contre-culture s'ingère donc immédiatement dans plusieurs domaines de l'institution, par exemple les bourses gouvernementales aux artistes<sup>33</sup> et les prix littéraires, bien qu'elle soit toujours boudée par l'académie.

L'hétérodoxie est aussi la cause de la prolifération des utopies. En optant pour une religiosité basée sur l'expérience, chaque individu est à même de créer sa propre utopie. Pour que le courant puisse être perçu comme un ensemble, il faut cependant qu'il y ait conjonction, c'est-à-dire rassemblement des différentes utopies sous un même ciel. Pour s'expliquer les différences, les auteurs ont ainsi recours à différentes sources, qui traduisent leur éducation et leurs intérêts. Si on se concentre sur les lexiques de la sexualité et des drogues, par exemple, on peut dire que Vanier les emploie pour nier la société en réfutant les valeurs judéo-chrétiennes, ce qui le rapproche du Manifeste des

---

<sup>27</sup> Maximilien Laroche, « L'américanité ou l'ambiguïté du "je" », *Études littéraires*, vol. 8, n° 1, 1975, p. 128.

<sup>28</sup> Pierre Nepveu, *Intérieurs du nouveau monde : essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, p. 214.

<sup>29</sup> Jean-Sébastien Ménard, *Entretiens avec Lucien Francoeur*, Montréal, août 2005.

<sup>30</sup> Jules Duchastel, « La contre-culture, une idéologie de l'apolitisme », *loc. cit.*

<sup>31</sup> Theodore Roszak, *The Making of a Counter Culture. Reflections on the Technocratic Society and Its youthful Opposition*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1995 [1969], p. 1-42.

<sup>32</sup> Jules Duchastel, « Culture et contre-culture : idéologie et contre-idéologie », *loc. cit.*, p. 181.

<sup>33</sup> Robert Yergeau, dans *Art, argent, arrangement. Le Mécénat d'État* (Ottawa, Éditions David, coll. « Essais », 2004), montre en ce sens que Denis Vanier est le poète le plus boursier de l'histoire de la province.

White Panthers, auquel il se réfère même ouvertement<sup>34</sup>; que pour Louis Geoffroy, les drogues et la sexualité constituent une opportunité de se réunir, de se dépouiller du réel et d'atteindre l'absolu par la perturbation des normes et le carnivalesque, ce qu'il soutient à l'aide des essais de Georges Bataille et du concept de « mixage sensoriel »<sup>35</sup>; que chez Straram, finalement, la sexualité et les drogues ne sont que des moyens de se distancier davantage et d'assumer sa différence, puisque la sexualité vise à *lui* plaire et que l'initiation par les drogues, un motif fréquent dans la contre-culture tant américaine que québécoise, le pose comme initiateur, bref comme observateur omniscient<sup>36</sup>. Un résultat : la surreprésentation des drogues et de la sexualité, mais trois étiologies et trois vecteurs.

Les différents chemins qui ont été tracés dans cette synthèse montrent la difficulté de définir la contre-culture, surtout si elle se trouve en périphérie, et les particularités de la contre-culture au Québec. Il devient, en fait, presque impossible de situer le courant, et des auteurs tels que Josée Yvon, que nous avons ici intégrée au mouvement, pourraient aisément en être exclus, puisque s'ils en partagent les thèmes, le traitement qui en est fait est radicalement différent. D'autres, comme Patrice Desbiens, peuvent y être intégrés par certaines œuvres, par exemple *L'espace qui reste*<sup>37</sup>, mais ont été exclus pour des raisons géographiques. Il aurait effectivement fallu, pour ce faire, intégrer des auteurs nés hors Québec, ou qui ont participé à la Coopérative des artistes du Nouvel Ontario. Il n'en demeure pas moins que de grands noms ont transité par la contre-culture et que de grands noms y sont parfois assimilés à tort pour aider la mémoire du mouvement. La tâche de l'analyste, désormais, est d'avancer masqué, d'identifier les ligaments, puis de dépouiller les os d'un squelette souvent incorrectement recouvert.

---

<sup>34</sup> Alors que le Manifeste de Sinclair réclame « rock and roll, dope, and fucking in the streets » (Peter Doggett, *There's a Riot Going On. Revolutionaries, rock stars and the rise and fall of '60s counter-culture*, Edinburgh/New York/Melbourne, Canongate, 2007, p. 226), Vanier écrit, dans « allo police », un hommage à John Sinclair, « la sexualité / les crises de nerfs tendres au toucher du corps / doivent se vivre dans la rue en plein jour / devant ceux qui travaillent / fourrés par le fascisme de leurs préjugés / avec de la magie vulgaire, du rock'n roll et de la dope » (*Œuvres complètes, op. cit.*, p. 196).

<sup>35</sup> Marie-France Moore, *loc. cit.*, p. 387.

<sup>36</sup> Simon-Pier Labelle-Hogue, , « “We Want the World and We Want It Now” : la sacralisation du corps dans la contre-culture québécoise », *Américanité, corps et quête de sens en littérature québécoise moderne*, Montréal, Université de Montréal, 13-14 mai 2010.

<sup>37</sup> Patrice Desbiens, *L'espace qui reste*, Sudbury, Prise de Parole, 1979, et « Biobibliographie » dans Patrice Desbiens, *L'Homme invisible/The Invisible Man*, suivi de *Les cascadeurs de l'amour*, Sudbury, Prise de parole, 2008, [1981], p. 191-199.